

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

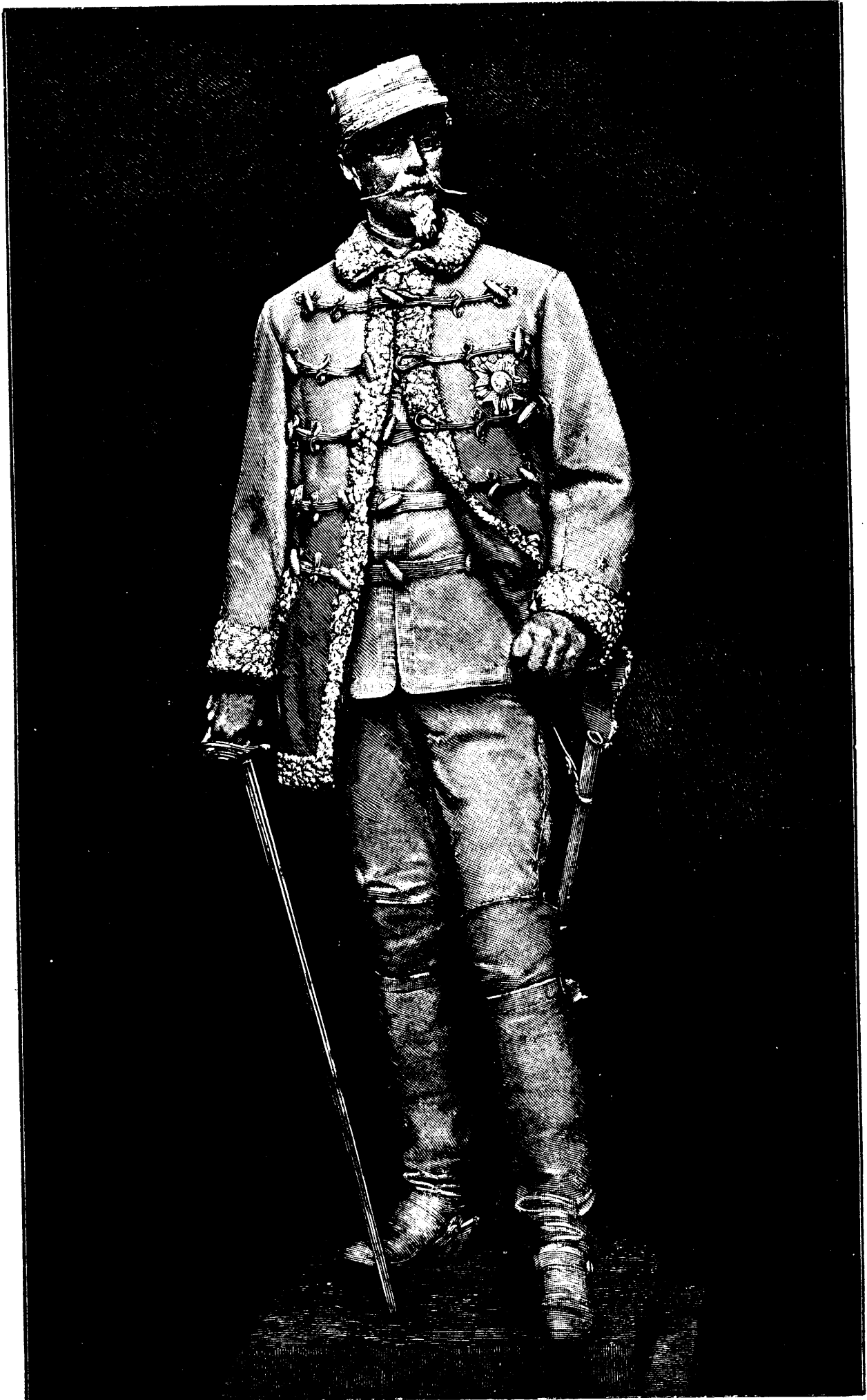
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 26 — Vendredi, 31 octobre 1884
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



LE GÉNÉRAL CHANZY. — Statue de M. Aristide Croisy, inaugurée à Bazancy le 28 septembre.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 31 octobre 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Sixième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Les délaissés de la tombe, par T.—La statue du général Chanzy.—L'intempérance.—Un conseil par semaine.—Poésie : La Toussaint, par Am. Burion.—Notes et impressions.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—Nos primes.—De partout.—Récitations en famille : Logogriphe, vers inachevés, problème d'échecs et rébus.—Variétés.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Statue du général Chanzy.—La France et la Chine : Le fort de Joss-Hi l défendant la ville et la rade de Shanghai.—La veuve.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

SIXIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le sixième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'octobre), aura lieu lundi soir, le 3 novembre, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

ENTRE-NOUS

C'est le premier novembre. Au fond du cimetière
On entend chaque mort remuer dans sa bière ;
Le travail du ver semble un instant arrêté
Ramenant leur linceul sur leur poitrine nue
Les morts en soupirant une plainte inconnue
Se lèvent dans leur morne et sombre majesté.

Ce chant des morts, ces vers du plus beau poème du grand poète canadien, exigeraient, pour être traduits pour les yeux, le pinceau d'un Goya, d'un Dürer, d'un Fra Angelico ou d'un Ribera.

Je les ai lu vingt fois ces strophes admirables, dont la profondeur épouvante, et je les relisais hier encore en pensant à cette fête qui s'approche, la Toussaint.

Les dernières feuilles qui tremblent au bout des branches, la bise qui siffle dans les bois et les pâles rayons du soleil d'automne, tout nous annonce l'arrivée de ce mois triste et sombre.

C'est le mois des morts.

* *

A propos de la cérémonie du jour des morts, je me permettrai d'en dire l'origine, quelque grave et sérieux que soit le sujet pour une causerie comme celle-ci.

J'ai trouvé cette légende dans un vieux livre, et je vous la donne telle qu'elle.

« Un moine français, revenant du pèlerinage de la Terre-Sainte, fut assailli, près de la Sicile, par une violente tempête, et obligé de s'arrêter dans une île déserte.

« Au milieu des rochers qui la couvraient, il eut la joie de rencontrer un ermite, qui vivait là dans la prière, retiré en une grotte. Ils s'entretenirent des choses spirituelles, et l'ermite demanda au pèlerin s'il connaissait le monastère de Cluny et le saint abbé Odilon. Sur sa réponse affirmative, il ajouta :

« — Il y a près d'ici un lieu où j'ai vu souvent de grandes flammes ; au milieu de ces abîmes de feu, j'apercevais des millions d'âmes qui endurent des tourments insupportables, proportionnés à la diversité et à la quantité des fautes qu'elles ont à expier. Des légions de démons sont chargés par la justice divine d'augmenter les supplices et de les renouveler sans cesse.

« Ces âmes poussent des cris lamentables, au milieu desquels j'ai distingué les hurlements terribles des diables, et je les ai vus, sous des figures affreuses, se plaindre avec rage de ce que plusieurs de ces âmes leur sont ravies avant le temps et sont conduites au ciel en triomphe par les prières et les aumônes des fidèles, surtout par les oraisons et les pénitences d'Odilon, abbé de Cluny, et de ses religieux.

« C'est pourquoi, ajouta l'ermite, je vous conjure, au nom de Dieu, de raconter fidèlement tout ce que je viens de vous dire à ces pieux et savants religieux et au vénérable Odilon.

« En apprenant ces détails, l'abbé Cluny institua

dans tous les monastères dépendant de l'abbaye de Cluny, une commémoration de tous les fidèles trépassés, au lendemain de la fête de tous les Saints.

« Bientôt cet usage se répandit au dehors, et les Papes l'ont étendu à toute l'Eglise.

« L'usage de célébrer la messe pour les défunts avait pris un si grand développement, que dans certains monastères on disait des messes pour eux tous les jours, même le dimanche. Et Durand de Mende raconte dans son *Rational* qu'un certain abbé ayant défendu de dire la messe pour les défunts, le dimanche, les morts lui infligèrent une si rude correction, qu'il revint sur sa défense.

Cette manière de procéder paraît peu conforme à la vraisemblance ; mais cette histoire, vraie ou fausse, montre la préoccupation que l'on avait de célébrer pour délivrer les âmes en peine.

* *

Le jour des morts est observé à Paris d'une manière toute spéciale, car nulle ville au monde n'a autant de respect pour les morts.

Ce jour-là, les cimetières de la grande ville sont envahis par la foule, et sur chaque tombe on voit une femme en prière.

Les mères surtout y sont nombreuses. Dans leur amour, elles croient à cette fiction du poète qui nous dit que le mort bien aimé sent couler sur sa joue la larme tombée des yeux de celle qui l'a bercé.

Ah ! ma mère, c'est toi, de ta te adresse sainte
Vient répandre à la fois tes larmes et ta plainte
Sur le tombeau de ton enfant.

O larme de ma mère,
Petite goutte d'eau
Qui tombe sur ma bière
Comme sur mon berceau.

O fleur épanouie
De l'amour maternel
Par un ange cueillie
Dans les jardins du ciel.

Mais il faudrait tout citer dans ce poème dont chaque vers est une perle, et ne voulant pas trop vous attrister, je reviens aux vivants.

* *

Les vivants ! Eh, mon Dieu ! ils continuent toujours le vieux jeu : ils se battent !

Je ne viens pas vous entretenir des batailles ordinaires, à coups de fusil et à coups de canon, et qui peuvent, en fin de compte, se résumer dans la réponse bien connue d'un vieux brave à qui on demandait ce qu'il faisait dans les batailles auxquelles il avait assisté :

— On me tuait et j'en tuais.

Non, je veux vous parler d'un autre genre de guerre dont nous avons été témoins la semaine dernière : la guerre au feuilleton, entre *La Presse* et *Le Monde*.

Le sang n'a pas coulé, mais les braves typos ne sont jamais autant démenés que pendant ces jours de combat.

Un journal publie un jour cinq colonnes de feuilleton, l'autre en donne dix le lendemain ; on s'anime, on se pique au jeu, et bientôt on lance au public vingt-deux colonnes, puis quarante, quarante-deux. On va continuer jusqu'à ce qu'enfin le public dise :

— Laissez-nous tranquille, avec votre feuilleton, je vous dis que le verdict sera en faveur du journal le mieux fait, le mieux renseigné.

On en est là.

* *

Cette guerre a produit des résultats aussi étranges qu'imprévus.

Aussi, jeudi soir, les rues du quartier Est et du quartier Saint-Joseph à Montréal, étaient complètement désertes. De loin en loin on n'apercevait que le gardien de la paix, solitaire, traînant la jambe, l'œil aux étoiles et réprimant avec peine un baillement régulier.

Où, les rues vides, les hôtels déserts, les théâtres fermés, la ville morte.

A chaque mai on, toutefois, on voyait une lampe allumée, bien tard, et près de cette lampe, père, mère, enfants, toute la famille, penchée, absorbée, insensible à tout, indifférente au reste du monde, lisait, dévorait les quarante colonnes de feuilleton !...

La consommation d'huile de charbon a triplé pen-

da t cette nuit mémorable, et le lendemain la demande faisait hausser les cours de pétrole dans toute la Pensylvanie.

* *

Mais ce ne fut pas tout. Après une nuit d'insomnie, vaincus par la fatigue, on se coucha au petit jour, et le réveil fut tardif.

Le déjeuner ne fut pas prêt à l'heure, les enfants ne purent aller à l'école, et l'ouvrier arriva en retard à l'atelier.

Le soir, à l'heure du souper, on ouvrit le journal : Vlan ! encore quarante colonnes de feuilleton.

C'était dur, mais enfin il fallait lire ou dormir ; pas de milieu.

Après un moment d'hésitation, on débarrassa la table et alors, alors ! on reprit la corvée, on se remit à lire, à dévorer les autres quarante fatales colonnes, puis on se coucha à quatre heures du matin et on se leva encore plus tard que la veille.

Le samedi, l'ouvrier fut chassé de l'atelier, les enfants ne furent pas habillés, la soupe fut mauvaise, les grands se disputèrent, les petits pleurèrent et tout fut mis sens dessus dessous !

Les trois quarts des ménages sont brouillés, et tout le monde demande grâce.

— Ne nous donnez plus de feuilleton, pour l'amour de Dieu !

* *

Parmi les événements remarquables de la semaine dernière, je ne puis passer sous silence la célébration du centième anniversaire d'un Juif anglais, sir Moses Montefiore.

Ces deux mots : « juif anglais, » n'impliquent pas une idée de générosité extraordinaire, et cependant, sir Moses a été l'un des hommes les plus philanthropes et les plus généreux du siècle, aussi son nom est-il vénéré dans le monde entier.

Ce banquier, dont la fortune est invraisemblable, a dépensé des millions pour venir au secours de ses co-religionnaires, et le respect qu'il impose est tel que la plupart des gouvernements auxquels il s'est adressé l'ont accueilli avec faveur et ont fait droit à ses demandes.

Il fut l'ami de Mehemet Ali, pacha d'Egypte, du czar de Russie, Nicolas Ier, du Sultan du Maroc, de Louis-Philippe, roi de France, et est très estimé de la reine d'Angleterre.

Sa charité ne fait pas de distinction de religion, il est autant l'ami et le protecteur des chrétiens que des israélites.

Ce digne vieillard, qui vient d'atteindre le siècle, dirige encore l'importante maison de banque dont il est le chef ; il arrive tous les matins à son bureau à l'heure réglementaire, et rien ne se fait sans son ordre.

Sir Moses semble ne pas vouloir quitter ce bas monde d'ici à quelques années encore, car il vient de renouveler, pour trois années, l'engagement de son secrétaire particulier.

Quant au secret de cette longévité, sir Moses dit l'avoir trouvé dans la sobriété et la régularité des habitudes.

* *

Quand on parle de charité, la pensée se reporte naturellement à ceux qui souffrent, et c'est ce qui m'amène à vous dire quelques mots de l'hôpital Notre-Dame.

Justement, je viens de parcourir le quatrième rapport annuel de cette institution qui a déjà rendu tant de services depuis sa fondation.

Les citoyens de la cité de Montréal ont fait leur devoir cette année, et on a pu faire le premier paiement sur l'achat de la propriété. Mais il faut reconnaître que si le chiffre des recettes a été aussi élevé, c'est grâce au dévouement des dames patronnesses, qui ont eu l'heureuse idée d'organiser cette magnifique fête de charité, la *Kermesse*, dont tout le monde, et surtout les pauvres, a gardé un si bon souvenir.

Le produit net de la *Kermesse* a été de \$12,022.89, et comme vous le voyez, c'est un appoint respectable sur un total de recettes de \$15,971.44.

Durant l'année comprise entre le 30 juin 1883 et le 30 juin 1884, on a admis 1,089 patients, dont 646 hommes et 443 femmes.

Aussi, les dépenses ont elles été très élevées, et il ne reste en caisse qu'une somme insignifiante.

Il faudra donc montrer encore plus d'énergie pour venir en aide aux malheureux malades.

Puisqu'on parle tant du carnaval depuis quelques jours, pourquoi ne pas faire une fête d'hiver au profit des pauvres, comme on a fait une fête d'été ? Elle aurait du succès.

Ces splendeurs de l'hiver ; ces plaines blanches ; ces flots solidifiés par l'hiver et taillés par l'homme pour en faire un palais qui semble un défi porté au soleil ; ces montagnes de neige durcie qui servent à l'étourdissement de quelques secondes, vertige vultueux qui se transforme en sensation de plaisir ; ces rondes folles de patineurs ; ces radieuses aurores boréales, in menses feux follets qui voyagent dans l'infini ; toutes ces beautés du nord que les étrangers viennent admirer ; tout cela ne servira-t-il qu'au plaisir, et dans cette fête n'aura-t-on pas une pensée pour les malades et pour les pauvres ?

Je l'espère et je suis sûr que les dames hospitalières sont encore disposées à prêter leur concours à une œuvre semblable.

* * *

Des compatriotes nous arrivent tous les jours des Etats-Unis.

Ils ne reviennent pas en touristes, avec montre et chaîne d'or et la bourse bien garnie, non, comme au pigeon de Lafontaine, ils leur manque bien des plumes ; les orages et les vicissitudes de la vie les ont fait vieillir et, dans les jours d'épreuves, se souvenant de la patrie, ils reviennent chercher la place du foyer disparu.

Combien d'entre eux avaient vendu la terre paternelle pour aller là-bas, chercher la fortune qu'ils avaient rêvé de faire au pays de l'imprévu, dans cette république, notre voisine tant vantée. Mais la fortune est capricieuse et change souvent de route, tandis que la misère étend ses griffes partout et saisit tous ceux qu'elle peut atteindre.

La fermeture d'un grand nombre de fabriques de la Nouvelle-Angleterre est la cause du retour d'un grand nombre de Canadiens qui, cette fois, il faut l'espérer, ne nous quitteront plus.

Allez au Nord, mes amis, je vous l'ai déjà dit, mais je le répète encore, la plaine est grande, il y a place pour tout le monde, et au moins on y parle la langue du pays.

LÉON LEDIEU.

LES DELAISSÉS DE LA TOMBE

Le respect pour les morts est un sentiment louable ; la prière pour eux l'est mille fois plus encore. Avec le premier s'associent souvent la vanité, l'intérêt personnel et l'honneur de la famille ; la prière, rosée d'un cœur trop plein qui déborde silencieusement sur le cœur même de Dieu, n'admet aucun alliage possible. Prions donc pour les morts !

Quand la terre se dépouille, quand le ciel se voile de nuages gris, quand la neige fondante tombe, quand les feuilles jaunies jonchent le sol, la tristesse vient et la mélancolie nous opprime. Nous pensons à ceux qui reposent là-bas sous la pierre froide, au champ des morts, et qui nous y a tendent. Consolons-nous en priant pour eux, la prière console !

Les premières soirées d'hiver vont s'ouvrir. Autour du foyer, une place sera vide cette année et le sera toujours. C'était le bout-en-train des fêtes de la famille : son espoir, qui sait ? peut être son seul soutien, ou bien encore, c'était la grâce, la joie, le trait d'union de la famille. Jeunes, ils ont été touchés par cette main qui brise et ne répare jamais. La mère les pleure, le père pense à eux en essayant furtivement une larme, les amis les regrettent : que ne prennent-ils pour eux ! La prière soutient dans l'épreuve !

Dans combien de maisons le deuil est plus grand encore : le père repose là-bas et la mère est inconsolable, ou la mère, partie déjà, a laissé derrière elle un cœur blessé à mort. Quand la nuit sombre revient, il y a comme un air de mort qui passe avec des cris plaintifs sur la demeure devenue trop grande. Oh ! alors, prions, prions les uns pour les autres ! La prière comble les vides !

Où nous vivons, d'autres ont vécu ; peut-être même ils y reposent. Puis, combien qui, morts loin des leurs, attendent en vain des secours ! Combien d'autres qui, seuls et isolés sur la terre, le sont plus encore dans la tombe : ce sont nos frères, ils furent chrétiens. Prions pour eux, la prière est une aumône !

Ainsi l'Eglise nous parle le langage du cœur et

nous le fait comprendre. Mère, elle jouira demain (la Toussaint) du triomphe de ses saints. Mère, elle se penche aujourd'hui vers ses enfants qui souffrent. Oh ! comme son cœur a bien compris le nôtre !

En France, ce jour-là, le prêtre passe entre les tombeaux et les croix qui couvrent le vieux cimetière. Toute la paroisse, partagée en groupes de famille, est à genoux sur le sol humide du cimetière. Et l'eau bénite tombe comme une rosée de bénédiction sur les os arides des chrétiens. C'est un émouvant spectacle. Pourquoi, pendant ce mois, n'irions-nous pas, nous aussi, visiter nos défunts ? La vue du cimetière, de ce dortoir des catholiques, ne manquerait pas de relier entre nous et les nôtres des relations aussi avantageuses pour nous que pour eux. Car eux aussi ils pensent à nous et peuvent prier pour nous. T...

LA STATUE DU GÉNÉRAL CHANZY

(Voir gravure)

Le 28 septembre dernier a été inaugurée, à Bazancay, la statue du général Chanzy, dont on connaît les glorieux états de service. Général de brigade avant la guerre avec l'Allemagne, il fut nommé général de division le 20 octobre 1870, et le 2 novembre commandant du 16^e corps, qui prit une part brillante, le 9 du même mois, à la bataille de Coulmiers et gagna le 1^{er} décembre la bataille de Patay. Commandant en chef de la seconde armée de la Loire, le 5 décembre 1870, pendant deux mois il lutta héroïquement, avec des forces improvisées, contre les armées des généraux Von der Tann et Frédéric-Charles et, malgré les rigueurs de l'hiver et les lacunes inévitables d'une organisation précipitée, fit preuve des plus grands talents militaires et d'une ténacité rare. Honneur à lui qui ne désespéra jamais du sort de la France et, nommé représentant à l'Assemblée nationale, vota pour la continuation de la guerre !

La statue de Chanzy figurait au dernier salon, où elle a été beaucoup admirée. Elle est l'œuvre de M. Aristide Croisy, un enfant des Ardennes, comme l'héroïque général, dont il a retracé avec tant de talent l'énergique figure.

L'INTEMPÉRANCE

Rien de brutal comme les chiffres. La statistique suivante, puisée à une source officielle, révèle une plaie saignante aux Etats-Unis, et cependant la masse de la nation boit tous les jours, les yeux fermés, le poison qui donne la mort sous différentes formes à des milliers et des milliers de ses membres.

Le croirait-on ? La consommation annuelle des articles de première nécessité, dans ce pays, est bien au-dessous de celle des liqueurs enivrantes. Qu'on en juge :

DÉPENSE ANNUELLE DU

Pain	\$515,000,000
Marchandises en laine	217,000,000
Fer et acier	21,000,000
Bois scié	233,000,000
Viandes	303,000,000
Marchandises en coton	210,000,000
Chausures	196,000,000
Sucres et melas es.	155,000,000
Instruction publique	85,000,000
Missions	500,000
Pour les boissons enivrantes	90,000,000

Les deux importants items du pain et de la viande seuls coûtent \$1,000,000 de moins que l'eau de feu ! Quel sujet de profonde réflexion pour le peuple en général.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nous entrons dans la saison où les foyers doivent être remis en état. Pour donner du brillant au poêle de fonte, aux grilles et aux plaques de cheminées, voici ce qu'il faut faire : Vous nettoyez d'abord ces objets avec une brosse dure afin qu'il ne reste aucune poussière, puis vous délayez dans le vinaigre de la mine de plomb que vous passez ensuite, avec un linge, sur vos ustensiles. Quand la mine commence à sécher, vous la frottez avec une brosse et, en peu d'instant, vos ustensiles deviennent luisants comme une glace.

LA TOUSSAINT

Lève les yeux, chrétien, vois rayonner les flammes
Du soleil d'immortalité
C'est aux cieux, aujourd'hui..., c'est la fête des âmes !
La fête de l'Eternité !

D'un pied vainqueur foule la terre,
Vole sur l'aile de l'amour ;
Enivre-toi du saint mystère :
Le Christ t'appelle à son séjour !

Frémis, sainte lyre des anges ;
Résonnez hymnes du bonheur ;
La terre mêle ses louanges
Aux chants des élus du Seigneur !

C'est là que règne Ado ai
Chrétien, tremble, frémis, sur ton front... Silence
La flamme, en tourbillons, du Saint des Saints s'élançe
Comme autrefois du Sinaï !

Père, principe de tout être,
Fils, Verbe de l'éternité,
Esprit, qui de rien fit tout naître :
Gloire à l'auguste Trinité !

Relève-toi, chrétien ! Aux pieds du sanctuaire,
Trembla-tu, tu t'es anéanti ;
Vois à fl. s'exhaler cette douce lumière,
Repose ton œil ébloui !

Quel est au sein de la patrie,
Ce trône d'azur et de feu ?
Salut à la Vierge Marie !
Gloire à la mère de ton Dieu !

Chrétien, recueille-toi... La harpe des Prophètes
Frappe l'écho des saints parvis ;
Sion laisse entrevoir ses éternelles fêtes,
Et ses Saint, d'extase ravis !

Salut, Apôtres intrépides,
Athlète de la vérité ;
Pierre et Paul, conquérants rapides,
Colonnes de l'éternité !

Martyrs, du haut des cieux votre gloire étincelle
Votre sang teint vos étendards ;
Devant vos bataillons, d'où la pourpre ruisselle,
Pâlit la pourpre des césars !

Vierges, échos de la prière,
Qui semez la rose et le lis,
Arborez la blanche bannière,
Faites flotter au loin ses plis !

Docteurs, qui du Très-Haut sondâtes les mystères ;
Prêtres, sublimes devant Dieu ;
Veuves, enfants, vieillards, peuple de solitaires,
Fils de tout siècle et de tout lieu !

J'ai vu vos sceptres, vos couronnes ;
Mon âme a tressailli d'amour !
J'ai vu re-plendir sur leurs trônes
Les princes du divin séjour !

Marche, marche chrétien... Vois-tu dans le nuage
Planer ces glorieux essaims !
La lutte a commencé... Patience et courage :
Jésus-Christ te montre ses Saints !

Soldats, bondis dans la carrière,
Les yeux, le cœur fixé au Ciel !
Ici combats, vertu guerrière ;
Là-haut, le triomphe éternel !

AM. BURION.

NOTES ET IMPRESSIONS

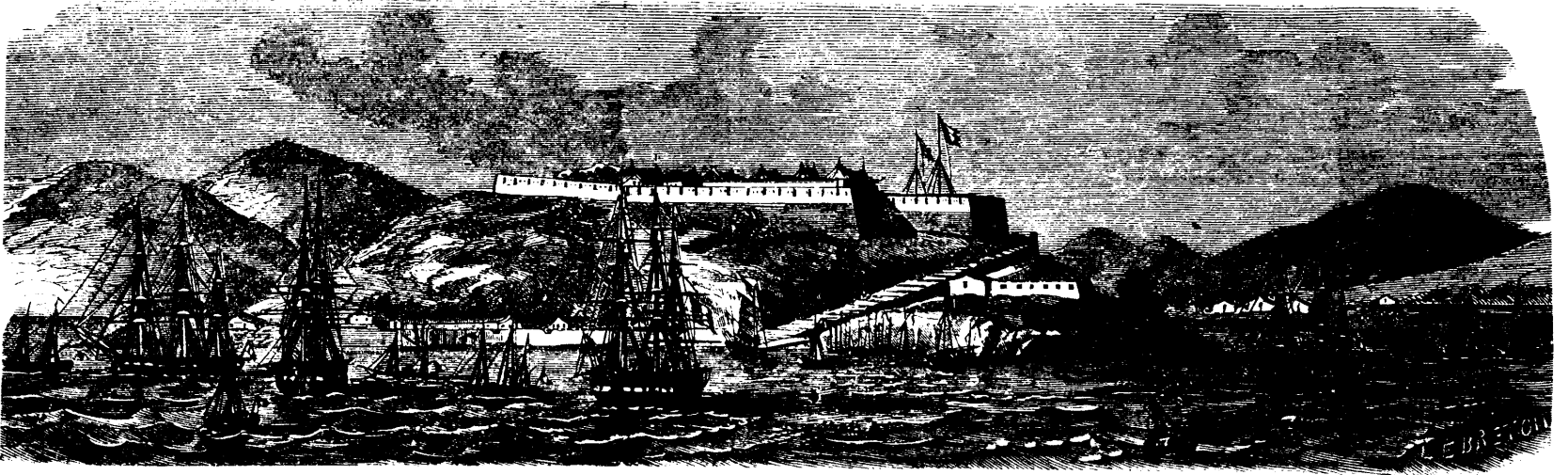
En toutes choses, tenez-vous dans les bornes prescrites par la prudence. Pour vos habits, choisissez des tissus chauds et durables, et non des étoffes brillantes mais qui ne durent pas.

Les menues dépenses, semblables aux souris dans une grange quand elles y sont en nombre, font de grands ravages, et un baril est bientôt vide de son contenu, lors même que le robinet n'en laisserait échapper qu'une goutte à la minute.

Un fou peut gagner de l'argent, mais l'homme sensé sait seul le dépenser sagement, et il est plus facile de faire construire deux cheminées que d'en employer constamment une seule.

Si vous dépensez toujours en aveugle, il ne restera rien pour la banque d'épargne. Soyez frugal et travaillez rudement tandis que vous êtes jeune, si vous voulez avoir le loisir de vous reposer sur vos vieux jours.

On dépense autant d'énergie dans une heure de travail mental que dans quatre heures de travail physique.



LA FRANCE ET LA CHINE.—LE FORT DE JOSS-HILL DÉFENDANT LA VILLE ET LA RADE DE SHANGHAI.



LA VEUVE.

LA
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

XIII

RETROUVÉE

Lorsque Mélati, après d'inutiles recherches pour se procurer du travail rentra vers la nuit dans le froid logement de la rue Maubouge, elle ne s'étonna point tout d'abord de le trouver sans feu et plongé dans une obscurité complète. Depuis le commencement de l'hiver, le combustible manquait souvent dans le pauvre ménage. Quant à l'absence de la clarté, qu'en avait besoin la malade dont presque toutes les heures se passaient sur un lit de souffrance ? Mélati s'empressa d'allumer une petite lampe, puis

et tour à tour se fermer les chambres qui l'avoisinaient. Rameau d'Or seul n'était pas rentré, il avait obtenu ce soir-là d'aller au théâtre et, tout préoccupé du drame de son maître, *La chambre n° 7*, il étudiait le travail compliqué des changements de décors.

Cependant, au moment où il quittait le théâtre de l'Ambigu, il aperçut à quelques pas devant lui, sous la lumière du gaz, deux figures qu'il lui parut reconnaître. Il s'arrangea de façon à rejoindre le deux personnages, puis les dépassant lestement, il se trouva bien en face, les examina froidement, obstinément, afin de s'assurer qu'il ne se trompait point, enfin il s'élança du côté de la voiture qui paraissait les attendre. Au moment où il allait en ouvrir la portière, un grand valet de pied le repoussa brusquement et remplit les devoirs de sa charge. Rameau d'Or entendit alors une voix dure qui lui était aussi familière que le visage, dire au valet :

— A l'hôtel.

Sans perdre de temps, avec une agilité de saltimbanque, Rameau d'Or suivit la voiture à la course.

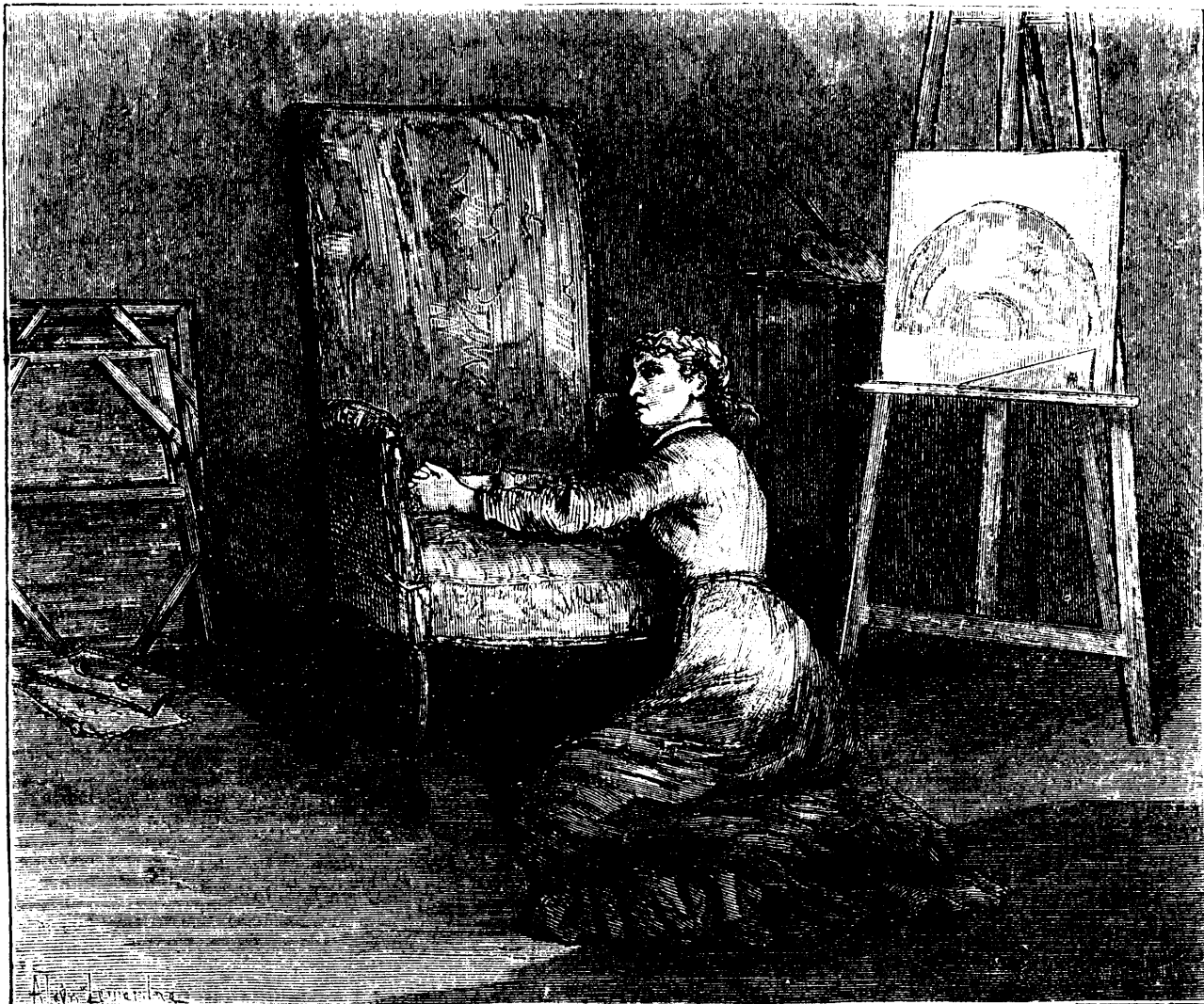
— Je ne me trompe pas, dit-il, c'est bien M. de Luzarches qui se repose sur les coussins moelleux de

Henriot... Si l'oncle n'avait pas surpris le neveu au milieu d'une de ses orgies, peut-être vivrait-il encore. Oh ! il trouverait la femme et la fille de Gaston lui ! Tandis que moi ! Ai-je manqué à mon devoir ? Non, pourtant ! Je continue mes recherches en dépit du manque de résultat... Maudis chevaux ! comme ils vont vite ! le souffle me manque...

Rameau d'Or ne courait plus, il se laissait traîner. Son instinct, qui lui révélait qu'un poids nouveau s'ajoutait à sa voiture, soit hasard, le fouet du cocher décrivit un cercle et vint cingler le visage du jeune garçon. La douleur lui arracha un cri, une de ses mains lâcha prise, et sans doute il aurait renoncé à une entreprise au-dessus de ses forces, si un embaras de chevaux survenant derrière lui ne lui eût donné la crainte d'être écrasé. Il se rattrappa de ses doigts crispés à l'appui qu'il avait failli abandonner et continua sa course exténuante.

Enfin, il arriva au terme de son épreuve, la voiture, qui roulait depuis un certain temps dans l'avenue de Villiers, s'arrêta, Rameau d'Or lâcha le ressort auquel il se cramponnait.

— Avenue de Villiers, 56, fit l'enfant, c'est bon à



Assise à terre, les deux bras croisés sur un fauteuil, elle penchait sa jolie tête blonde, pâle et désespérée. — (Voir page 207, col. 2.)

ses yeux se tournèrent vers le lit. Il était vide. Courant à la cuisine, elle appela sa mère : personne ! L'inquiétude s'empara de la pauvre enfant, elle aperçut la lettre portant pour inscription : " A ma bien-aimée fille Mélati." Dans les circonstances douloureuses, une lettre nous semble plutôt un motif à redoublement d'inquiétude qu'une raison de nous tranquilliser. Mélati prit la lettre, la colla sur ses lèvres, la regarda encore sans avoir le courage de l'ouvrir. Elle le fit pourtant, et lut à travers ses larmes des phrases débordantes de tendresse, mais qui lui apprirent le départ de sa mère, sans lui révéler de quel côté elle s'était dirigée et quel était son but. Que faire ? Qui interroger ? La nuit était venue, nuit glacée et neigeuse : Mélati, qui n'avait rien pris depuis le matin, se sentait à bout de forces, exténuée qu'elle était par les longues courses inutiles à travers Paris. L'idée de l'hospice ne lui vint pas. Elle savait sa mère si fière. Elle crut plutôt qu'elle avait trouvé l'emploi de quelques journées, grâce à un travail facile. Renversée sur son lit et pleurant à sanglots, elle entendit sonner les heures avancées de la nuit,

ce coupé, tandis que moi je trotte dans la boue et la neige fondue, comme un misérable barbet..... Diable ! il est vite remonté sur sa bête. Ruiné par le testament du vieil Henriot, criblé de dettes, car nous en avons appris de belles après son départ de Marolles, il trouve encore le moyen d'avoir des huitressorts... Quelle coquinerie peut-il bien entreprendre ? Quant à exercer une profession honnête, jamais de la vie ! Mais enfin, qui sait ! il est peut-être marié ? Intrigant, beau garçon, habile parleur, il est de force à conquérir une héritière... Mais alors pourquoi n'est-il point avec elle au théâtre ? Comment se fait-il, en plus, que je connaisse les yeux de la personne qui l'accompagne... Je dis les yeux, car la bouche, la couleur des cheveux, le teint, me déroulent d'une façon absolue ; mais les yeux... ces yeux rusés et mauvais, je ne les ai vus qu'à Damien. Damien ? Tu deviens fou, mon pauvre Rameau d'Or ! Damien était un valet que son maître, M. de Luzarches, traitait de haut... C'est égal ! la Providence ne m'a pas jeté inutilement sur les traces de celui que nous accusons tous de la mort du vieil

apprendre comme à retenir.

Trois heures du matin sonnaient au moment où il regagna sa mansarde.

— Rameau d'Or, mon bonhomme, pensa-t-il, tu n'as pas perdu ta journée.

Il se jeta sur son lit, brisé par la fatigue de la course qu'il venait de faire, et s'endormit comme un enfant, les poings sur les yeux.

Le jour était venu quand il s'éveilla, un jour blafard et morne. Rameau d'Or devina qu'il se faisait tard, s'habilla hâtivement, puis, quittant sa mansarde, il jeta un coup d'œil sur la porte de Mme Vebson, s'attendant à voir la boîte au lait de faïence suspendue au bouton, et le seau à charbon sur le paillason. Aucun de ces objets ne se trouvait à sa place accoutumée, car, depuis un certain temps, Rameau d'Or avait pris l'habitude de faire les commissions de Mme Vebson " en même temps que les siennes," disait-il. D'abord Mme Vebson refusa les services du jeune garçon, mais, en voyant le regret qu'il en éprouvait, elle les accepta. Mélati s'efforça de lui en témoigner sa reconnaissance, et durant un

un après-midi où elle avait aucun travail pressé, la jeune fille dessina le portrait de Rameau d'Or.

La joie de celui-ci ne put se décrire.

—Je l'enverrai à Colette, dit-il.

—Qui est cette Colette ? demanda Mélati.

En voyant la sympathie, l'amitié que lui témoignaient ses voisins, le jeune garçon n'eut pas le courage de se taire. Il raconta son enfance abandonnée, les misères de sa vie jusqu'à l'heure où Jarnille le recueillit. Seulement, au milieu de l'entraînement de ses confidences, il ne dit pas un mot de la mission dont l'avait revêtu Gaston de Marolles. Ce secret devait rester entre lui et sa conscience ; et lorsque Mme Vebson lui demanda pourquoi, sachant qu'on l'acceptait comme le futur mari de Colette, il s'était résigné à quitter l'auterge de Jarnille, il se contenta de répondre :

—On a son amour-propre, madame ; Colette sera riche, je veux lui apporter quelque chose à mon tour.

—C'est d'un brave cœur, répondit Arinda.

Elle le questionna longuement sur Marolles et ses habitants, lui demanda s'il avait connu le vieil Henriot, s'enquit de bien des détails. Rameau d'Or répondit avec une réserve prudente chaque fois qu'il craignait de voir l'entretien s'engager sur un terrain difficile. Mais ni Arinda ni sa fille ne rompèrent le silence sur le passé dont le souvenir déchirait leur âme. Seulement, elles acceptèrent plus volontiers ses services, et lui témoignèrent plus d'affection. Il parlait avec enthousiasme de ses voisins à Louis Dervaux et à Jean Lagny.

—Un type charmant d'ingénue que cette jeune fille, dit Dervaux, comme elle ferait bien dans mon drame ! Quel malheur imprévu, immérité, a pu jeter ces deux femmes dans une semblable misère ? Nous parviendrons, j'espère, à l'adoucir, mais, en vérité, quand je vois le vice triompher d'une façon si insinuante, il me prend l'envie de demander à Dieu où est sa justice.

—Elle est éternelle, répondit Jean Lagny ; pour ces femmes comme pour tous, elle aura son heure.

En effet, les deux jeunes gens, chacun de son côté, cherchaient le moyen d'alléger la misère de Mme et de Mlle Vebson ; ils croyaient toucher au succès, lorsque, par se de découragement à la vue de ses souffrances et de celles de sa fille, la veuve de Gaston quitta son appartement et, profitant de l'absence de Mélati, se rendit à l'hôpital.

Rameau d'Or demeurait debout devant la porte.

—Pas de boîte à lait, pas deseau à charbon ! Elles sont malades, pour sûr. Allons, mon garçon, pas d'embarras pour si peu. Il s'agit de travailler double si l'on a besoin de toi !

Il descendit rapidement les escaliers, emprunta une boîte à lait qu'il rapporta en même temps qu'un boisseau de charbon, et il allait sonner à la porte de Mélati, quand il crut distinguer un bruit de sanglots.

Tirant vivement la sonnette, il arracha la jeune fille à sa torpeur désespérée, mais craignant qu'elle n'osât pas ouvrir, il eût à travers la serrure :

—C'est Rameau d'Or, ouvrez, je vous en supplie.

Ce fut un soulagement pour la jeune fille, dans l'abandon cruel où elle se trouvait, d'entendre la voix d'un ami, si humble qu'il pût être.

Elle se leva chancelante, ouvrit la porte, et laissa voir son visage ruisselant de pleurs.

—Qu'avez-vous, mademoiselle, qu'avez-vous ? demanda Rameau d'Or.

—Ma mère ! ma pauvre mère ! cria Mélati dans un sanglot.

—Se trouve-t-elle plus mal ?

—Partie ! morte peut être !

—Partie ! elle, vous abandonner, oh ! ne l'accusez pas, mademoiselle... Peut-être a-t-elle entrepris un voyage afin de demander aide et protection à quelqu'un.

—Personne ne peut nous protéger, notre unique parent ne peut nous vouloir que du mal.

—Je vous demande pardon, ne prenez rien de moi en mauvaise part... Si peu que je sois, je pourrais peut-être vous rendre service... Le cœur supplé à l'âge et à l'esprit, voyez-vous... Enfin, j'ai des économies à votre service, vous me les rendrez quand vous voudrez... Ne pleurez pas ! cela me fend le cœur de vous voir pleurer... Si vous me montriez la lettre de votre mère, elle vous a la sse un mot...

—La voici : elle trouve que, malade depuis si longtemps, elle est pour moi un fardeau. Sa promesse de retour est vague... Oh ! mon Dieu ! ne

savait-elle pas que la dernière bouchée de pain serait pour elle.

Rameau d'Or lut les quelques lignes d'Arinda, puis se levant :

—Je ne suis qu'un petit paysan, dit-il, et je connais trop peu Paris et ses ressources pour vous donner une indication... Laissez-moi communiquer ce billet à M. Dervaux... la presse est toute puissante.

—Va ! va ! Rameau d'Or, tout, pourvu qu'on me rende ma mère.

L'enfant descendit et trouva les deux amis prenant leur déjeuner matinal. En quelques phrases émuës, il raconta le désespoir dans lequel il venait de trouver Mélati, et montra la lettre de sa mère.

—Que t'en semble, Jean, demanda Dervaux, cette mère affaiblie, réduite à l'impossibilité de se soigner en raison du manque d'argent, et voyant sa fille chercher en vain un travail lucratif, ne sera-t-elle point allée frapper à la porte d'un hôpital ?

—C'est mon avis, répondit le peintre.

—Eh bien ! mon petit Rameau d'Or, va chercher une voiture, tous deux nous allons commencer nos courses.

—Ramenèrons-nous Mme Vebson ?

—S'il plaît à Dieu, mon enfant.

Dervaux jouissait d'une juste popularité. Toutes les portes s'ouvraient devant lui, et quand il monta dans le coupé qui l'attendait, il savait qu'il ne rentrerait pas sans nouvelles. D'abord il se rendit à l'hôtel-Dieu et à l'hôpital de la Pitié ; puis, tout à coup, il songea que l'hôpital de Lariboisière étant le plus proche, il avait plus de chance d'y rencontrer sa protégée.

L'intime à qui il s'adressa en l'absence du directeur consulta un registre, et lui répondit qu'en effet une dame Arinda Vebson, atteinte d'une fièvre grave rapportée des Indes, avait été admise la veille.

—Puis-je la voir ? demanda Dervaux.

—Le directeur seul pourrait vous accorder une autorisation en contradiction avec les règlements. Attendez jusqu'à demain. Je vous promets de lui donner tous mes soins.

—Merci, dit Dervaux, je vais aller rassurer sa fille.

Rameau d'Or, la joie sur le visage, s'impatientait de la marche lente du cheval. Arrivé rue Maubeuge il monta les marches quatre par quatre et tomba comme un affolé dans le petit appartement.

—Retrouvée, mademoiselle, nous l'avons retrouvée.

—Où ? demanda Mélati.

—Dans un hospice, ajouta l'enfant en baissant la tête.

—A l'hospice, ma mère, la veuve de...

Elle s'arrêta et prit les mains de son humble ami.

—Conduis-moi, dit elle, conduis-moi vite !

—Hélas ! mademoiselle, vous devez attendre à demain, c'est le règlement... Mais demain nous irons tous non point la voir, mais la chercher... M. Dervaux a découvert un marchand d'éventails qui vous prendra tout ce que vous voudrez... Quel brave artiste !... Prenez courage jusqu'à demain, mademoiselle... Soignez-vous, buvez cette tasse de lait... Je me chargerai du ménage aujourd'hui, il faut que votre mère trouve tout en ordre... M. Dervaux souhaiterait vous voir, puis-je lui dire que vous consentez à le recevoir ?

—Plus tard, Rameau d'Or, j'accepte ton aide, range l'atelier, je pourrai plus déceimment y recevoir M. Dervaux.

L'enfant apporta un zèle extrême dans son labeur ; en une heure les meubles se trouvèrent brossés, les toiles époussetées, et le grand artiste put monter chez la jeune fille.

Le respect avec lequel il l'aborda lui prouva en quelle estime et quelle sympathie il la tenait. Après lui avoir annoncé qu'il venait de lui trouver un travail suffisamment rémunéré, il lui demanda la permission de feuilleter la collection des dessins de son père.

—Mademoiselle, dit-il après les avoir vus, je trouverai certainement des journaux qui s'estimeraient très heureux de les publier, et je mettrai dans les conditions que les originaux vous seront rendus... consolez-vous, les jours mauvais sont finis, je l'espère. Demain, vous reverrez votre mère, et, soyez en certaine, vous ne la quitterez plus...

—J'ai bien souffert déjà, monsieur, répondit Mélati, et je crois pouvoir affirmer que je suis courageuse, mais, je l'avoue, devant le chagrin qui m'a frappée hier, je me suis trouvée sans force.

Louis Dervaux s'efforça de faire rentrer l'espérance

dans cette jeune âme. A sa voix, Mélati retrouva du courage, et quand il la quitta, reconfortée par la vaillante sympathie qui s'offrait à elle, elle se sentit renaitre.

Le nom de la salle et le no du lit de la malade lui avaient été donnés par M. Dervaux, elle allait donc, accompagnée de Rameau d'Or, à travers les longues files de lits, mais arrivée à celui dans lequel la pauvre enfant s'attendait à trouver sa mère, elle vit une très vieille femme qui, la veille, avait été à demi écrasée par un camion.

—Mon Dieu ! dit-elle, m'aurait-on trompée ?

Ce cri d'épouvante, les larmes jaillissant de ses yeux, émuèrent profondément la jeune poitinaire occupant le lit voisin.

—Mademoiselle, dit-elle, d'une voix faible, vous cherchez Mme Vebson, n'est-ce pas ?

—C'est ma mère ? ma mère bien-aimée !

—Elle est partie, répondit la malade, partie hier sur sa demande, lors de la visite du Dr Séricourt...

Il voulait la garder à cause de sa fièvre. Mais comme on lui refusait de lui permettre de voir un prêtre, elle s'en est allée. Après cela, mademoiselle, la maison est sans dessus dessous aujourd'hui à cause des événements d'Ph... Vous levez avec appris peut-être ? Un enfant brûlé par la faute d'une infirmière, une jeune femme empoisonnée...

—Mélati n'écoutait plus.

—Ma mère ! ma mère ! cria-t-elle dans un sanglot.

Elle s'enfuit de la salle à l'extrémité de laquelle l'attendait Rameau d'Or.

—Comment se trouve-t-elle, mademoiselle ? demanda le jeune garçon.

—Elle n'y est plus ! partie sans rien dire, partie, et elle n'est pas rentrée à la maison.

—Peut être allons-nous l'y trouver...

Mais Rameau d'Or prononça ces mots d'une voix basse et faible, il ne croyait point à cette espérance. Mélati lui saisit la main.

—Comprends-tu, il y a un malheur... Ma mère est morte... Si faible qu'elle fût, il lui suffisait d'une heure pour revenir chez elle... Mène-moi où l'on dépose ceux qui tombent dans la rue, morts de froid ou de faim, ceux dont personne ne possède l'adresse et qui n'ont plus rien à attendre de la pitié des hommes... ma mère est tombée sur le trottoir, sur le pavé, une voiture do t l'avo r écrasée, comme la vieille femme qui occupe son lit... S'il s'agissait d'une autre, sachant notre misère et son incurable douleur, je penserais : " Elle s'est tuée ! " Mais elle est chrétienne, vois tu, et pour elle la vie est sacrée, si semée de croix qu'elle puisse être... Viens, Rameau d'Or, viens !

Il ne prononça pas un mot, prit sous le sien le bras de la jeune fille avec le sentiment d'une protection virile, puis descendant du côté de la Seine, il se dirigea vers la Morgue.

Mélati tremblait d'angoisse, mais roidissant ses nerfs, elle allait du même pas que son guide, parlant avec une hâte fiévreuse, priant Dieu de lui rendre cette mère adorée, désespérant parfois de la retrouver...

—Le ciel ne peut pas me laisser seule en ce monde, cependant, cela est impossible ! Que deviendrais-je sans ma mère ? Il faut avoir souffert pour savoir aimer... Nous n'entrerons jamais, Rameau d'Or... Et ces gens stupides qui, n'ayant personne à chercher, se repaissent de cet épouvantable spectacle !

Et dit, tous deux prirent leur rang, mais en vain cherchaient-ils sur les dalles touchées, Mme Vebson n'était pas là.

—Où aller, maintenant ? fit Mélati.

—Entrons, mademoiselle, rentrons, je vous en supplie... M. Dervaux nous donnera un bon conseil. Je suis impuissant comme vous, moi ! il nous prêtera son aide, une aide influente.

Mélati se laissa emmener. Qu'aurait-elle objecté ? Son impuissance l'écrasait à cette heure... Elle sentait que l'enfant avait raison. Arrivée chez elle, Mélati s'affissa sur le sol et y demeura comme un vieillard de vie.

Rameau d'Or descendit en courant. Par une délicatesse touchante, cette fois Louis Dervaux ne monta point chez la jeune fille ; la concierge monta, la ramina, tandis que le dramaturge prélaait l'avis de son ami.

—Que ferais-tu, toi ? demanda-t-il.

—Je mettrais un avis dans les journaux.

—Quatre heures ! Il est trop tard pour ce soir.

La note paraîtra dans la feuille du matin.
 —Je le ferai, ensuite ?
 —Tu connais beaucoup de monde à la Préfecture, cherches-y des renseignements.
 —Comme pour l'article, il est trop tard.
 —Alors, à demain les recherches et le succès, Mélati sera bien soignée par la mère Verdass, une bonne femme sous sa rude écorce ; il faut que je parle au peintre de décors qui ne comprend pas la mise en scène du quatrième acte. Allons à l'Ambigu, nous avons la chance de l'y retrouver ce soir.
 —Je n'ai guère le cœur au théâtre.
 —Tu as tort, il rend les hommes de lettres millionnaires, et cela leur est souvent bien utile quand ils désirent épouser des héritières, ou bien doux quand ils sont amoureux de filles pauvres...
 —Jean !
 —Eh bien ! quoi ? T'ai-je blessé ?
 —Non, c'est moi qui suis fou.
 —Il faut bien le devenir une fois dans sa vie.
 Après un dîner rapide, ils coururent à l'Ambigu. Ils se trouvaient dans la loge qu'on venait de mettre à leur disposition, quand Dervaux s'écria :
 —Tiens, Francis de Gailhac Toulza ! Je ne puis mieux m'adresser pour demander ce service. Un cœur d'or, un jeune et vigoureux talent.
 Francis occupait un fauteuil d'orchestre ; sur un signe de Louis Dervaux, il le rejoignit dans sa loge.
 —Eh bien ! lui dit-il, nous avons une bonne bataille à livrer et à gagner ! Quand nous nous opposons de tout notre pouvoir au renvoi des religieuses dirigeant les hospices, avons-nous tort ? Tenez, il y a là un drame tout fait pour vous... J'en connais les moindres détails, grâce à Guillaume Andrezel... Écrivez pour votre journal un article de fond cette nuit. Nous devons tirer sur toute la ligne. Oh ! le roman sinistre est complet. Une fille de Paris, vicieuse, presque laide, a pu ramasser six mille francs, elle espère que cette somme excitera l'ambition d'un brave ouvrier dont elle s'est éprise ; mais celui-ci aime une ouvrière dotée d'une aiguille, de beaucoup de jeunesse et de beauté, il l'épouse. Des circonstances fortuites l'obligent à quitter momentanément Paris. De Marseille il envoie à sa femme de l'argent qui ne lui parvient pas... Elle tombe malade, entre à l'hospice et se trouve rapprochée de sa mortelle ennemie, cette Clorinde dédaignée jadis par son mari... Clorinde empoisonne sa rivale, et le mari revient au moment où le docteur constate le décès, n'est-ce pas abominable ?
 —Vraiment, oui, cela fait froid. Et cela s'est passé ?
 —A l'hôpital de Lariboisière.
 —Vous y connaissez un médecin, dites-vous ?
 —Guillaume Andrezel, un millionnaire doublé d'un savant. Il exerce non pas par amour de l'art, mais par vocation de charité.
 —Voulez-vous m'obliger ? continua M. Dervaux.
 —Autant qu'il me sera possible.
 —Hier, dans le service du Dr Séricourt, se trouvait une femme d'environ quarante ans, mais qui semble au premier abord plus âgée... Vaincue par le besoin, elle a quitté sa fille afin d'alléger les difficultés que celle-ci trouve à gagner sa vie au moyen de son pinceau... Elle a traversé l'hospice, plus qu'elle n'y a séjourné... Entrée avant hier, elle en est sortie ce matin parce qu'on avait refusé de demander pour elle un prêtre.
 —Ah ! s'écria Francis de Gailhac-Toulza, nous n'aurons plus le droit de mourir en chrétiens !
 —Depuis son départ de l'hospice, elle n'est pas rentrée chez elle...
 —Et vous dites, une femme de quarante ans...
 —Des cheveux blancs, une physionomie distinguée.
 —De quelle maladie est-elle atteinte ?
 —Une fièvre rapportée des Indes.
 —En deuil.
 —Elle est veuve.
 —Ne cherchez pas davantage, mon cher Dervaux.
 —Vous savez où elle a trouvé un asile ?
 —Chez nous, répondit Francis.
 —Par quel hasard ?...
 —Rectifions : par quelle Providence... J'accablais ce matin ma mère à l'église de Saint-Vincent de Paul, lorsque, arrivés sous le péristyle, nous voyons une femme quitter le saint lieu, s'avancer en s'appuyant aux colonnes, puis subitement détailler... Je cherche une voiture, nous l'y portons et nous la conduisons chez nous... Andrezel, qui est notre meilleur ami—je vous conterai quelque jour le roman

d'Andrezel—accourt à notre premier appel, reconnaît une des malades de Lariboisière, la soigne, et depuis ce matin elle occupe la chambre de ma sœur Blanche. La fièvre ardente qui la consume ne lui permet pas de se rendre compte de ce qui se passe autour d'elle.
 —Elle se nomme Mme Vebson ?
 —Oui, Andrezel avait lu ce nom sur la pancarte de l'hospice.
 —Dieu soit loué ! combien sa fille va nous bénir.
 —Elle a une fille ?
 —Une fille adorable, d'une beauté merveilleuse, si pénétrante qu'on en oublie l'éclat. Je ne l'ai jamais vue sourire ! Toutes deux sont pauvres ! Très pauvres ! L'enfant peint des éventails. Le père, dont j'ai vu les dessins, était un véritable artiste. Mélati est l'ange de la piété filiale.
 —Si nous quittions le théâtre ? demanda Dervaux.
 —Comme vous voudrez ! le drame ne vaut pas grand'chose.
 —Lagny voulait parler au peintre qui a fait le décor du second acte.
 —Et votre pièce, quand passe-t-elle ?
 —Dans trois mois.
 —Un succès, n'est-ce pas ?
 —Est-ce qu'on sait jamais cela...
 —On y compte bien un peu.
 —Mon Dieu non, je sais trop quels sont les déboires d'une chute pour me bercer d'illusions.
 —Mais on dit l'action palpitante ?
 —Lagny fait courir ce bruit là.
 —Vous avez, si on en croit les racontars de foyer, mis en scène un drame qui s'est passé aux Marolles, près de Grenoble ?
 —Justement, drame sans dénouement dans la réalité.
 —Et vous en avez imaginé un ?
 —Conforme aux lois de l'éternelle Justice.
 —A la bonne heure !
 Les deux jeunes gens reprirent leurs paletots, descendirent et, montant en voiture, partirent pour la rue Maubeuge.
 Mélati pleurait toujours. Assise à terre, les deux bras croisés sur un fauteuil, elle penchait sa jolie tête blonde, pâle et désespérée, tandis que Rameau d'Or, caché dans un angle de la cuisine, se tenait prêt à lui venir en aide. Mais que pouvait pour elle le pauvre enfant sinon lui prouver le dévouement d'un chien fidèle, lui faire comprendre d'une façon muette qu'un être se tenait là dans son ombre prêt à obéir au moindre signe.

(La suite au prochain numéro.)

NOS PRIMES

GAGNANTS DU DERNIER TIRAGE :

- Montréal.—Pierre Dominique, 317, rue Visitation ; Théodore Trudeau, 382, rue Ontario ; J. Turcot, 16, rue St-Christophe ; Adéard Désourdi, 388, rue Wolfe ; F. X. Larochelle, 163, rue Champlain ; O. Labrecque (\$50), 797, rue Ste-Catherine ; D. Leclair, 89, rue St-Christophe ; Joseph Lanthier (deux primes), 801, rue Ste-Catherine ; J. A. Dusureau, 24 1/2, rue Brock ; A. Contant, 312, rue Jacques-Carrier ; Octave Boucher, rue St-Joseph ; Edgard Duckett, 379, rue St-Antoine ; Charles Labelle, gardien du Club St-Denis ; Joseph Rivet, 51, rue Plessis ; Isaïe Gervais, 595, rue Albert ; J. B. Pelletier, 372, rue Jacques-Cartier ; Pierre Vallée, 193, rue des Allemands ; Ulric Tapin, 336, rue La Fontaine ; Ville B. Sabourin, 64, rue Dufresne ; B. Brunnett, 63, rue St-Martin ; F. Lamona, 110, rue St-François-Xavier.
- Québec.—Alphonse Vézina, rue St-Jean, Haute-Ville ; J. Buteau, 46, rue d'Aiguillon ; Michel Boulet, 9, 13 et 14, marché Berthelot ; George Sauter ; Elz. Trudel, 8, rue Voltigeur, St-Roch ; J. A. Chartre, maître-ferblantier, rue St-Jean.
- Beauport.—G. Terrier, corroyeur.
- Valleyfield.—Dr J. A. Ouimet (\$10).
- Ville St-Henri.—A. Chiôme, 100, rue St-Augustin, Village Richelieu—Alphonse Ostigny.
- St-Cunégonde.—A. Donais ; Ephrem Valiquette.
- St-Eusèbe.—A. P. Bélair (\$5).
- Richmond Station.—C. A. Larne.
- Beauharnois.—C. Hébert.
- Québec, Colorado.—Napoléon D. Groselli, r. St-Boniface (Manitoba).—A. Kérouack.

Avis important.—Nous avons reçu des numéros gagnants sans aucune adresse, et des adresses sans les copies du journal portant les bons numéros. Nous prions donc les personnes qui ont des numéros gagnants de nous les envoyer de suite avec leur adresse, afin de n'éprouver aucun retard dans la réception du montant de leurs primes.

DE PARTOUT

—La population chrétienne des Indes Occidentales est de 1,824,634, dont 963,000 sont catholiques. Pour le maintien de la religion, l'état dépense environ un million de piastres par an, dont \$810,000 va aux protestants et la balance aux catholiques.

—On affirme qu'aucune montre ne tiendra le même temps avec deux différentes personnes. Cela est dû au tempérament du porteur, et on dit même que la plus légère différence physique dans la marche et le mouvement entre différentes personnes empêche les montre de tenir un temps égal, et il est probable aussi que le magnétisme s'échappant du porteur exerce une certaine influence.

—La plus grande locomotive du monde vient d'être fabriquée aux Etats-Unis, pour le compte du Pacifique du Sud. Cette énorme machine pèse 224,000 livres, y compris le tender. Il y a quatorze roues, et sa longueur, toujours y compris le tender, est de 78 pieds. Cette locomotive est destinée au transport des trains de marchandises sur les pentes escarpées de la Sierra-Nevada.

—L'Amérique du Sud semble être destinée à devenir la région la plus riche en viande de boucherie du monde entier. On estime que d'ici à deux ans le nombre de bestiaux dans la République Argentine dépassera 28 millions contre 13 millions en 1877. L'énorme accroissement dans le nombre des bœufs a baissé le prix à tel point que les bœufs engraisés et propres à l'abattage se vendent de \$7 à \$8 la pièce.

—A propos des droits civils de la femme, nous traduisons d'un journal anglais les lignes suivantes :
 " Il y a quelques jours, dans une réunion populaire en faveur de l'avancement du suffrage des femmes, une émule d'Hubertine Auclair, ayant la parole, s'écriait :
 " —Oui ! la femme est sous tous les rapports l'égal de l'homme ! Sa réputation de bravoure héroïque n'est plus à faire, et...
 " A ce moment, une souris courut sur l'estrade dans la direction de " l'oratrice." Celle-ci sauta sur la table qui était devant elle en jetant des e-is perçants, et toutes les dames qui l'écoutaient montaient, en criant aussi, sur leurs chaises et leurs banquettes."

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 17.—LOGOGRIPE

Sur sept pieds, vous me regardez avec horreur,
 Sans mon cœur, vous me possédez avec bonheur.

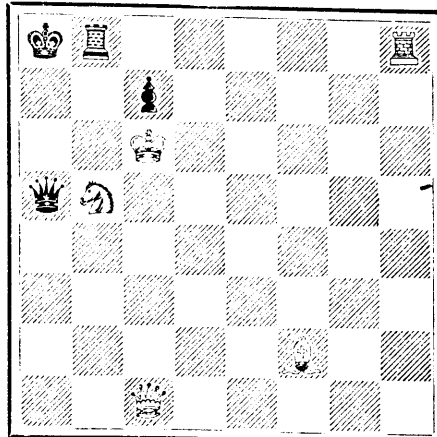
No. 18.—VERS INACHEVÉS

Messieurs, je suis pécheur et pêcheur à la—
 J'en fais ici l'aveu. Ce cas semble peu—
 De vos graves espièges ; car on dit—
 La ligne avec sa canne est un long—
 Dont le plus mince bout tient un petit—
 Et dont l'autre est tenu par un grand—

No. 19.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Pour les commençants

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 15.—Le mot est : Cor-net.

No. 16.—Le mot est : Œil.

ONT DEVINÉ :

Dr L. de V., New-York ; Mlle Z. Godu, Montréal.

RÉBUS



Trouvez une hyène dans cette gravure

VARIÉTÉS

Enseigne cueillie dans une rue de Montréal :

"X..., marchand et brocanteur, vend et achète le vieux et le 9."

Une paysanne de Nivernais, écrivant aux parents d'un nourrisson confié à ses soins, termine sa lettre par cette formule naïve :

"Je suis avec respect, madame et monsieur, votre nourrice pour la vie."

Sur la rue Saint-Jacques :

—D'où sortez-vous, mon cher, avec cette mine de moribond ?...

—Je viens d'être très malade... six semaines sans quitter le lit.

—La maladie était donc bien grave ?

—Non pas... la maladie était petite, mais c'est un grand médecin qui m'a soigné !...

Un Gascon racontait sa campagne contre les Pavillons-Noirs.

—J'étais en grand'garde dans la rizière... Tout à coup, je vois arriver trois Chinois armés jusqu'aux dents... J'arme mon fusil, je me redresse et j'enfile...

—Les trois Chinois ?

—Non... le petit chemin à gauche !



FABRIQUE DE PARAPLUIES ET DE PARASOLS DE LA PUISSANCE

VENANT DE RECEVOIR

Un grand assortiment de GLORIAS, SOIES, DEMI-SOIES, ALPACAS, etc., de première qualité, pour fabriquer et recouvrir les parapluies. Toutes sortes de réparations faites promptement et à des prix modérés.

684—RUE CRAIC—684.

Porte voisine de la "Canada Truss Factory."

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHÉ D'HOCHÉLAGA,
Etaux 1 et 3.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

104

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime	-	-	\$50
2me. "	-	-	25
3me. "	-	-	15
4me. "	-	-	10
5me. "	-	-	5
6me. "	-	-	4
7me. "	-	-	3
8me. "	-	-	2
86 Primes, à \$1			- 86
94 Primes.			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

L'ALBUM MUSICAL,
JOURNAL MENSUEL.
Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.
PRIX : \$3 PAR ANNEE
Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à
LABELLE & FILIATREAU,
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.
Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres funéraires,
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.
TOUJOURS EN MAINS :
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

JOUISSEZ

De la Santé et du Bonheur

COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, e. c., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la crasse, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie présenté. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Bailou, Moncton, N. L.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N. Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX,
Encanteurs et marchands à commission.
527—RUE SAINTE-CATHERINE—527
MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.
J. A. RODIER, Gérant.